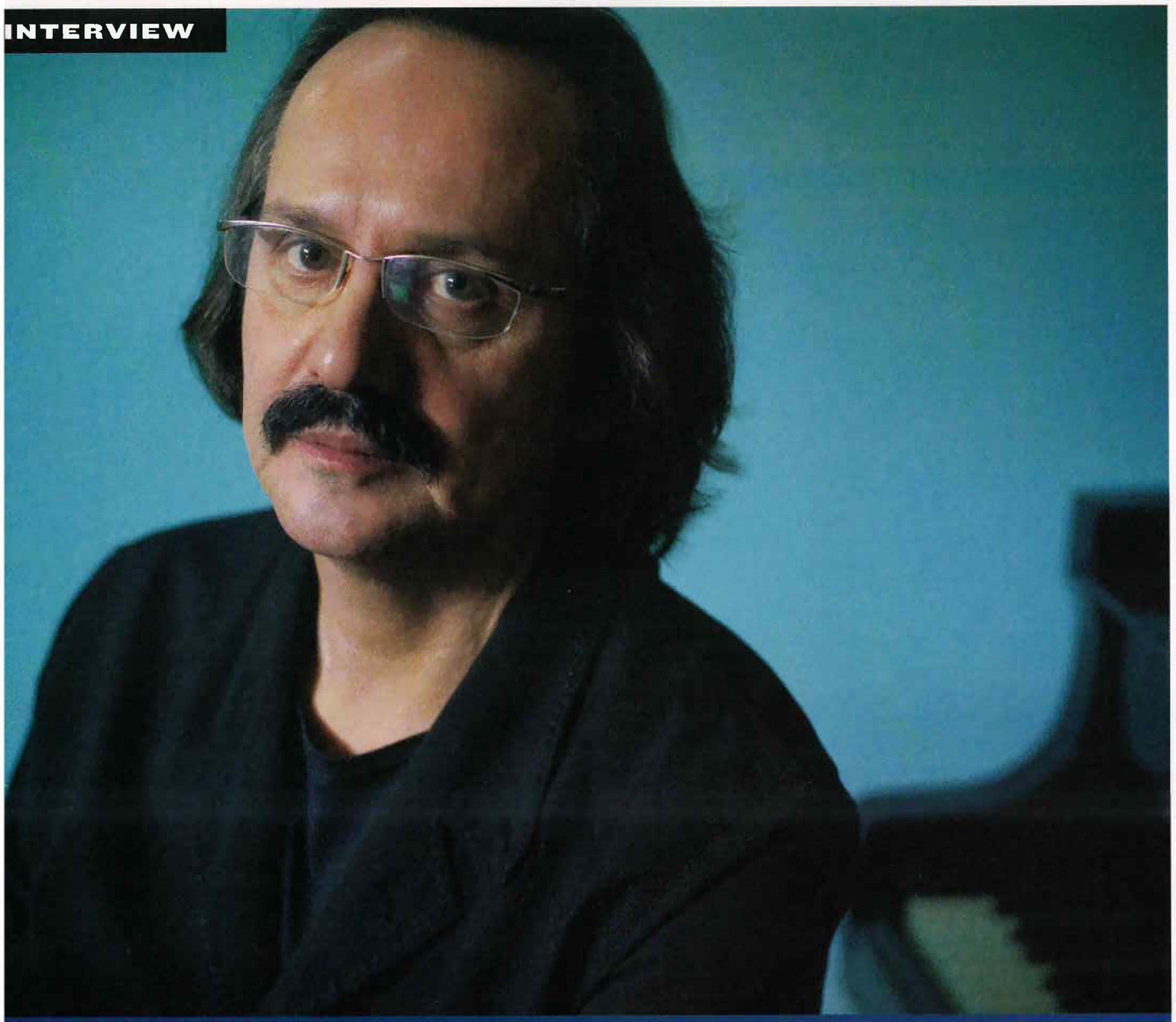

FRANÇOIS COUTURIER

Le nouveau disque ECM, "Un jour si blanc", est un solo destiné à s'insérer dans une trilogie autour du réalisateur Andreï Tarkovski, commencée avec "Nostalghia". Le pianiste l'a conçu, préparé et réalisé en étroite collaboration avec Manfred Eicher. Par Stéphane Ollivier.

Pourquoi avoir attendu tout ce temps pour enregistrer votre premier album solo ?
J'ai longtemps privilégié les projets collectifs parce que pour moi la vie de musicien c'est principalement prendre du plaisir à être sur scène et à jouer avec les autres. Il m'était bien sûr déjà arrivé de faire des concerts en solo, mais je n'avais jamais ressenti le désir de transposer cette expérience en studio. Et puis j'ai discuté avec Manfred Eicher de ce que je pourrais faire pour prolonger l'expérience de "Nostalghia", mon disque précédent sur ECM, et l'idée nous est venu d'une sorte de triptyque autour de la figure de Tarkovski dont ce disque en solo serait en quelque sorte le cœur et qui se clôturerait par un ultime opus dont je viens d'ailleurs de terminer l'enregistrement début décembre à Lugano avec les mêmes musiciens que sur "Nostalghia". On peut donc considérer ce disque comme la partie introspective d'une longue suite constituée par ces trois disques.

Quelle est la différence fondamentale entre jouer seul sur scène et entrer en studio pour un solo ?
C'est une expérience très particulière que de se retrouver ainsi sans interlocuteur avec qui dialoguer et partager la responsabilité du discours musical mais aussi sans public avec qui entrer en interaction. Je suis d'un naturel plutôt stressé et c'est vrai que la situation m'inquiétait un peu. Les premiers moments d'un enregistrement sont souvent difficiles, il faut se mettre "dedans"... Mais là la séance s'est déroulée comme dans un rêve. Les deux dernières heures notamment, je les ai passées à enchaîner des improvisations dans un état de concentration et de décontraction intenses avec un sentiment d'évidence que l'on n'atteint que rarement.

Quels étaient les enjeux esthétiques de ce solo ?
Je suis arrivé en studio avec un répertoire entièrement neuf et une idée assez précise de ce que je voulais faire. J'avais en tête de proposer des choses contrastées en passant de pièces très structurées et précisément écrites à des plages entièrement improvisées. Pour constituer ce matériel original j'ai passé de longues heures au piano chez moi à improviser en m'enregistrant. C'est une de mes méthodes de travail favorites. Je laisse la musique se faire, puis dans un second temps je saisis des bribes de mélodie, des petites séquences que je trouve intéressantes pour des raisons formelles, de rythme ou d'harmonie, à partir de quoi je bâtis des compositions plus complexes.

Comment avez-vous travaillé à la continuité entre ce solo et le projet de "Nostalghia" ?
Cette "œuvre", comme la précédente, est dédiée à l'univers de Tarkovski, mais elle est composée de pièces qui individuellement peuvent se référer à d'autres artistes qui me sont chers comme Rimbaud, Takemitsu, Schubert ou Bach. Le titre de l'album "Un jour si blanc" est un vers que Tarkovski avait extrait lui-même d'un poème de son père pour en faire initialement le titre de son film *Le Miroir*. J'ai commencé par là, en composant pour la pièce qui porte ce titre une mélodie assez simple se référant autant à la poésie du père qu'à l'univers cinématographique du fils. Une autre pièce du disque se rapporte directement au cinéma de Tarkovski en partant du choral de Bach qui sert de thème principal à *Solaris*. Cette façon d'aller rechercher comme matériau des musiques issues directement des films était au cœur de "Nostalghia" : je l'ai reprise ici. Mais pour le reste, beaucoup de choses se sont décidées dans l'après-coup lorsqu'il s'est agi de choisir dans le grand nombre de prises enregistrées celles qui allaient constituer la suite et de décider de l'ordre des morceaux. Ce travail de sélection et de "montage" au sens quasi cinématographique du terme, je l'ai fait en collaboration étroite avec Manfred Eicher qui possède en la matière une science dramaturgique et narrative exceptionnelle. C'est en grande partie à cet instant clé de sa réalisation qu'un disque prend concrètement forme et gagne ou non son caractère propre. J'ai le sentiment que dans les climats qui s'installent du fait de rapprochement de pièces n'ayant pas été conçues forcément pour aller ensemble, quelque chose de l'univers poétique de Tarkovski entre en résonance avec ma propre musique, dans le rapport au silence, à l'espace et à une certaine lenteur clairement revendiquée. Mais je tiens à préciser qu'en dehors de cet agencement qui donne au disque sa dramaturgie intime, il n'y a à l'intérieur de chaque pièce aucun montage. Ce que l'on entend là, c'est de la prise directe, sans même de mixage. Paradoxalement ce disque est le fruit d'un montage très sophistiqué de pièces présentées sans aucun artifice.

La forme du disque est effectivement très travaillée...
Je partage ce goût avec Manfred Eicher. Évidemment cela repose de façon peut-être un peu utopique sur le fait qu'il existe encore des amateurs de musique qui s'installent dans leur fauteuil pour écouter un disque dans son intégralité... Mais c'est important de prendre conscience qu'avec le matériel que l'on récolte au terme d'une séance d'enregistrement, il est possible de faire dix disques très différents. Le choix des pièces, l'ordre de leur agencement, est un moment créatif au même titre que la composition des thèmes et leur interprétation...

Esthétiquement comment envisagez-vous votre évolution et votre place dans le paysage musical contemporain ?
Plus je vieillis, plus j'assume ma personnalité et plus les disques que je fais me ressemblent. C'est une chose qu'être un bon pianiste mais c'est une autre histoire que trouver sa voix et l'accepter. J'ai été très long à me reconnaître une singularité mais je peux dire qu'aujourd'hui je suis arrivé à ce stade. Ce disque-là, très introspectif et tout en clair-obscur, avec sa façon de jouer sur le contraste entre des plages très mélodiques et des séquences plus déconstruites et résolument atonales - c'est moi. Je ne sais plus qui parlait de l'improvisation comme de mémoires accumulées ressurgissant à un moment donné et s'entremêlant pour donner corps à un univers singulier : c'est très exactement ce que j'ai ressenti en jouant la musique de ce disque. J'y retrouve tout ce que j'ai pu faire auparavant : mon amour pour la musique classique et le domaine contemporain, mon expérience de musicien du jazz, tout ça conjugué... Certains hésiteront peut-être à qualifier de jazz cette musique qui se moque des frontières stylistiques. Je reprendrais volontiers à mon compte la formule de Francis Marmande qui pour évoquer ce genre de musique dit en substance : c'est de la musique qui peut sembler ne pas être du jazz, mais qui ne pourrait être jouée par personne d'autre qu'un musicien de jazz. Je me sens très proche de cette définition. ■ SO

CD "Un jour si blanc" (ECM / Universal).
CONCERT Lundi 8 février à la Maison de la Poésie à Paris.

> "PLUS JE VIEILLIS, PLUS J'ASSUME MA PERSONNALITÉ ET PLUS LES DISQUES QUE JE FAIS ME RESSEMBLENT."